

A PROPOS D'UNE NOUVELLE SYNTHÈSE CONCERNANT L'ÉPOQUE  
NÉO-ÉNÉOLITHIQUE DU SUD-EST ET DU CENTRE-EST DE L'EUROPE

VLADIMIR DUMITRESCU

L'ampleur des recherches archéologiques entreprises ces dernières décennies dans l'Europe du Sud-Est et du Centre-Est, l'importance exceptionnelle des problèmes soulevés par les résultats de ces recherches pour l'étude de la préhistoire de tout notre continent, ainsi que le nombre toujours croissant des rapports de fouilles, des articles, des études et des monographies publiés à la suite de ces recherches, rendent de plus en plus difficiles les tentatives de traiter d'une manière synthétique la préhistoire de l'Europe et, d'autant plus, du monde entier. Même le chercheur qui connaîtrait toute cette immense bibliographie (chaque année plus vaste) ne saurait se hasarder à entreprendre un pareil travail, sans une préalable recherche sur les lieux dans les différentes régions impliquées, sans un contact direct avec les matériaux archéologiques — en grande partie inédits — conservés dans les musées et avec le milieu où se sont développés les processus historiques qui l'intéressent ; et même dans ces conditions on ne saurait affirmer qu'il soit certain de réussir. Ce sont justement ces difficultés presque insurmontables qui expliquent à la fois le nombre réduit des vraies synthèses individuelles de la préhistoire du monde parues ces dernières décennies et en même temps le caractère partial de leur réussite. Même les synthèses de réelle valeur — telles, pour ne citer que quelques exemples, celles de V. Gordon Childe et de O. Menghin et celle plus récente de S. Piggot (*Ancient Europe*) — n'ont pu embrasser en totalité l'immense matériel archéologique et ont dû laisser de côté bien des problèmes, quoique certains de ces auteurs aient eu la possibilité de parcourir plusieurs pays et de connaître ainsi par analyse personnelle une partie au moins des matériaux qui constituent les sources primordiales de toute synthèse archéologique.

Les progrès de la recherche archéologique et l'immensité des données accumulées ont fait s'évanouir l'illusion qu'un seul chercheur pourrait réaliser une telle synthèse individuelle, sans courir le risque de graves erreurs et lacunes. À notre avis, la seule solution valable est celle de synthèses collectives, écrites par des équipes de chercheurs dont chacun connaît parfaitement les problèmes de certaines régions et de certaines époques, solution adoptée ces dernières années assez souvent et à juste titre.

En 1970 nous avons dû soumettre à une critique assez sévère une étude qui voulait traiter de la chronologie préhistorique de l'ancien monde<sup>1</sup> et il faudra — dès que le III<sup>e</sup> volume du *Handbuch der Vorgeschichte* du prof. H. Müller-Karpe sera publié — analyser en détail la manière dont sont présentées les réalités néo-énéolithiques de Roumanie, analyse que nous

<sup>1</sup> Vladimir Dumitrescu, *Cu privire la o recentă încercare de sinteză asupra cronologiei preistorice a Orientului apocentral, a Mediteranei și a Europei*, dans *ȘCI V*, 20, 1, 1969, pp. 125 — 149.

n'avons pu entreprendre après la parution du II<sup>e</sup> volume, vu que l'auteur a sectionné — sans raison, selon nous — toute une série de cultures énéolithiques de Roumanie, dont les phases de début ont été traitées dans le II<sup>e</sup> volume (Néolithique) tandis que les autres phases seront étudiées dans le III<sup>e</sup> volume (Âge de cuivre).

Cette fois nous devons examiner un volume moins prétentieux, dans lequel, toutefois, les problèmes du néo-énéolithique roumain ne sont pas toujours présentés et interprétés de manière satisfaisante. L'auteur est une jeune archéologue anglaise, Miss Ruth Tringham, élève du prof. S. Piggot de Edimburgh, qui a eu l'occasion d'étudier les matériaux archéologiques de l'Europe centrale et du Sud-Est, au cours des longs et répétés voyages d'études, à la suite desquels elle a publié, à la fin de 1971, un volume intitulé *Hunters, Fishers and Farmers of Eastern Europe 6 000 — 3 000 BC*<sup>2</sup>, qui traite, en fait, des problèmes de l'Europe sud-orientale et du bassin du Danube pendant la période indiquée par le titre, tout en excluant le sud de la Péninsule Balkanique et l'Égée. Étant donné que l'auteur indique dès sa préface qu'elle « a préféré discuter une série de sujets et de problèmes qui l'intéressent particulièrement au lieu de présenter une description systématique de l'évolution culturelle de la préhistoire de l'Europe du centre-est et du bassin du Danube entre 6 000 — 3 000 av. n.è. », nous jugeons nous aussi préférable d'entreprendre, au lieu d'un compte rendu, une discussion sur la manière dont sont présentés les aspects et les problèmes du néo-énéolithique roumain. Cette solution nous a semblé d'autant plus indiquée que l'auteur affirme avoir concentré son attention sur l'interprétation des matériaux en fonction de l'étude de processus culturels préhistoriques, plutôt que de la description et de la classification de ces matériaux ; bien entendu, cela ne signifie pas que les descriptions et les classifications soient absents, ce qui serait du reste impossible dans une étude archéologique. Le fait que R. Tringham „ne considère pas les classifications morphologiques ou la typologie de la céramique ou des outils en pierre... le but principal des études préhistoriques... mais plutôt comme des moyens pour interpréter les matériaux préhistoriques sur la ligne des processus du développement social, économique et technologique et pour la reconstitution du summum de l'activité humaine" (pp. 19 — 20), nous semble constituer la preuve qu'elle s'est engagée dans la bonne voie ; il n'y a aucun doute que le but final de la recherche archéologique est la reconstitution du processus multilatéral du développement de la société ancienne, l'archéologie étant, de par son essence, une discipline historique. Il ne faut pas oublier, toutefois, que l'identification des différents complexes culturels et l'établissement de leur position chronologique relative sont, du point de vue historique, des facteurs de loin plus importants pour la reconstitution, en grandes lignes, du passé, que l'auteur du livre en discussion ne semble enclin de croire. En même temps, il faut préciser que tout le long de son livre, bien qu'elle s'efforce de suivre l'évolution économique et technologique, elle ne s'arrête que très peu sur le problème du développement et de l'organisation des communautés préhistoriques.

Étant donné qu'elle s'est fixé comme problème dominant "la diffusion des techniques et de l'équipement associés à la domestication et l'exploitation des plantes et des animaux et à l'économie de production depuis le Proche Orient, à travers le sud-est de l'Europe vers le nord-ouest, par le bassin du Danube, alors que les conditions du milieu environnant étaient en transformation, pour arriver à la fin à l'Europe occidentale, (p. 21), c'est à juste titre qu'elle a commencé son enquête un peu avant le début du néolithique. Après avoir passé rapidement en revue les conditions du milieu environnant, elle s'est occupée d'abord des chasseurs et des collecteurs post-glaciaux de l'Est de l'Europe dans un chapitre

<sup>2</sup> Hutchinson University Library, Ecl. John M. Coles.

assez ample (chap. 2, pp. 35 — 67). D'autre part, elle précise dès le début qu'elle utilisera pour la datation les résultats du  $C_{14}$  obtenus sur la base de l'ancienne "half-life,,; de cette manière la première grande étape du néolithique („les plus anciens producteurs") est datée de 5 500 — 3 800 av. n.ère (chap. 3), tandis que, dès 3 800, commence l'étape nommée le développement économique et la plus ancienne utilisation des métaux,, (chap. 4), étape close vers 3 000 av. n. è.

En divisant le néolithique en trois phases — ancienne, moyenne et récente — l'auteur situe dans la première phase la culture du Criş et dans le néolithique moyen, les cultures de Vinča-Turdaş (phases A et B), de Dudeşti et la soi-disant culture de Vădastra I, tandis que toutes les cultures développées après 3 800 sont englobées dans le néolithique récent ou dans l'énéolithique, point de vue que nous ne pouvons partager. À ce propos, en dehors des observations ci-dessous concernant certaines de ces cultures, il faut préciser dès à présent que l'on ne saurait situer exclusivement après 3 800 toutes les cultures rangées par R.T. dans le néolithique récent, justement parce que certains résultats du  $C_{14}$  indiquent le contraire. Quant à la table chronologique de la fin du volume (fig. 41), nous en parlerons plus loin.

Pour ne pas quitter le problème de la division du néolithique, nous rappelons que les 15 — 20 dernières années on a préféré, en Roumanie, une division tripartite — néolithique ancien, néolithique moyen et néolithique récent, en éliminant presque complètement de la terminologie l'*énéolithique*, bien que celui-ci représente une réalité qui recouvre du point de vue chronologique, plus d'un millénaire de l'évolution de quelque trois mille ans attribuée au néolithique selon le  $C_{14}$ .

Ces dernières années cependant, considérant que cette élimination n'est pas justifiée, nous avons employé de nouveau le terme de période énéolithique; il nous faudra donc préciser de quelle manière doit être divisé le néolithique, à partir de quel moment on peut parler de la période énéolithique et, bien entendu, indiquer aussi les cultures qui peuvent être rangées dans cette période<sup>3</sup>.

Fixer une frontière précise entre le néolithique et l'énéolithique est certainement une tâche assez difficile de plusieurs points de vue; d'une part, il y a des cultures qui devraient être situées autant dans l'étape finale du néolithique que dans l'énéolithique (par exemple la culture de Boian); d'autre part, le fait d'avoir trouvé un ou deux petits outils en cuivre dans telle station ne nous autorise pas à ranger la culture respective dans la période énéolithique. Il est en effet évident qu'aucun des archéologues roumains ne situera la dernière étape de la culture du Criş dans l'énéolithique, pour la seule raison que deux petits objets en cuivre ont été mis au jour dans deux sites appartenant à cette culture. De ce point de vue il nous semble utile de rappeler qu'on a trouvé tout récemment, dans un site néolithique précéramique du SE de la Turquie, des objets de cuivre travaillés au marteau...

Par conséquent et compte tenu de certains autres faits que nous ne pouvons discuter ici, il nous semble que la période énéolithique n'a commencé qu'à partir du moment où l'on a employé plus ou moins couramment le cuivre pour la confection de différents objets. Enfin, pour revenir au point du départ de ces considérations, nous estimons que les deux premières phases des cultures de Boian et de Hamangia doivent être attribuées à l'époque néolithique et que les deux dernières phases seulement de ces cultures doivent être datées de l'énéolithique. La meilleure division de toute l'époque néo-énéolithique pourrait être, à notre avis, une division tripartite, à savoir le néolithique ancien, le néolithique évolué et

<sup>3</sup> Le même point de vue a été formulé avant nous par S. Morintz et P. Roman, *Aspekte des Ausgangs des Aeneolithikums und der Übergangstufe zur Bronzezeit im*

*Raum der Niederdonau*, dans *Dacia*, N.S., XII, 1968, p. 45 sqq.; v. p. 126.

l'énéolithique. Dans ce cas, parmi les cultures identifiées sur le territoire de la Roumanie, la culture du Criș et la culture rubanée ancienne (du NO de la Transylvanie) devraient être rangées dans l'étape ancienne du néolithique; les phases A et B de la culture de Vinča-Turdaș, la culture de Dudești, celle rubanée à notes de musique, la culture de la Theiss (phase ancienne) et les deux premières phases des cultures de Boian et de Hamangia devraient être assignées au néolithique évolué, tandis que toutes les autres cultures et phases pourraient être rangées dans la période énéolithique. Selon cette division, la période énéolithique ne correspond pas à l'étape appelée jusqu'à présent le néolithique récent, justement parce qu'elle comprend aussi les étapes récentes de certaines cultures rangées auparavant dans le néolithique moyen.

Il ne nous semble pas utile d'insister ici sur ce problème, mais cette parenthèse était nécessaire justement parce que la solution adoptée par R.T. est quelque peu équivoque. En effet (et nous discuterons seulement le problème des cultures développées sur le territoire de la Roumanie), après avoir rangée la culture de Starčevo-Criș dans l'étape ancienne du néolithique, elle traite du néolithique moyen du sud-est de l'Europe (pp. 105 sq.), en situant le début de cette phase vers 4 200 av.n.è. (dans le Sud de la Bulgarie, même vers 4 400) et en y englobant les cultures de Vinča-Turdaș (phases A et B), de Vădastra I, de Dudești et la culture de la céramique rubanée; le néolithique récent devrait comprendre les phases Vinča C et D, la culture de Hamangia, tout le complexe Boian-Marița-Gumelnița, le complexe Pré-Cucuteni-Cucuteni-Tripolie et les cultures de la Theiss et de Tiszapolgár. De cette manière les cultures énéolithiques sont cependant rangées elles aussi dans le néolithique récent, bien que le paragraphe dédié à la métallurgie du cuivre soit suivi d'un autre — contenant des considérations finales — intitulé „La fin de l'époque du cuivre” et que cette „époque du cuivre” ait été étudiée dans le chapitre consacré au néolithique récent.

Ce manque de concordance est corrigé, dans une certaine mesure, par les cinq cartes consacrées à la diffusion des cultures néo-énéolithiques, car, à côté des cartes du néolithique ancien et du néolithique moyen, il y a les cartes dédiées au néolithique récent, aux soi-disant cultures „de transition néolithiques récentes et énéolithiques” et une dernière pour la diffusion des cultures énéolithiques. Afin de ne pas répéter nos observations pour chaque carte, nous nous arrêterons sur le problème qu'elles posent à la fin de notre analyse. Mais avant de commencer la discussion détaillée des chapitres consacrés au néolithique, quelques observations s'imposent au sujet du chapitre 2, qui traite — ainsi que nous l'avons déjà dit — des „communautés post-glaciales de chasse et de cuillette de l'E de l'Europe”. Nous ne sommes guère convaincu que la raison pour laquelle les matériaux „mésolithiques” (post-glaciaux) se soient conservés en quantité moindre que ceux du paléolithique et du néolithique serait l'acidité du sol, qui les aurait détruits; car — à l'exception des pièces en os — les objets en pierre, c'est-à-dire la très grande majorité des outils, n'ont pu être détruits à cause de l'acidité. Quant à l'affirmation de l'auteur que la population „mésolithique” n'était pas moins dense, elle ne peut être confirmée, par rapport à la situation du paléolithique final, car beaucoup de régions sont encore insuffisamment étudiées. D'après les données dont nous disposons, il semble cependant que les sites du paléolithique final sont plus nombreux que ceux épipaléolithiques.

De toute façon, l'affirmation de l'auteur ne saurait être valable pour le néolithique, car il est hors de doute que la population s'était accrue par suite des changements survenus au milieu environnant et des innovations qui caractérisent cette époque.

D'autre part, il est difficile de croire que l'auteur soit dans le vrai quand elle affirme que l'uniformité des différentes „industries” n'indique pas aussi une uniformité (au moins dans les grandes lignes) du mode de vie; ce sont justement les mêmes besoins et les possibi-

lités similaires qui ont déterminé cette uniformité des „industries” du silex. Nous ne sommes pas d'accord d'ailleurs avec le signe d'égalité presque parfaite mis par R. T. entre les découvertes de cette période de la rive roumaine et celle de la rive yougoslave des Portes de Fer. Car, bien que toutes appartiennent à un même grand complexe culturel, à plusieurs phases d'évolution, les découvertes de Lepenski Vir, par exemple, contiennent beaucoup d'éléments qui manquent, au moins jusqu'à présent, sur la rive roumaine. L'attribution des phases Lepenski I et II à la période épipaléolithique est dans une certaine mesure en contradiction avec le point de vue de l'inventeur (D. Srejšović), qui les a assignées en partie à l'épipaléolithique et en partie à un „proto-néolithique”<sup>4</sup>. Les dates du C<sub>14</sub> pour Lepenski Vir situent ces découvertes entre 5 500 et 4 500 av. n.è., c'est-à-dire entre les limites du néolithique de cette région, selon la conception de notre auteur.

En affirmant qu'il serait erroné de parler de pièces aziliennes à Băile Herculane, et qu'il s'agirait seulement d'une „ressemblance superficielle”, c'est l'auteur qui est dans l'erreur, car on a trouvé des pièces aziliennes tout à fait typiques, constituant des séries absolument caractéristiques — ainsi que nous l'a fait remarquer notre collaborateur Al. Păunescu ; de sorte que c'est à juste titre que l'on peut parler de l'azilien à Băile Herculane. D'autre part, le fait que R. T. ne rappelle pas la contribution de l'élément romanellien dans la formation de la culture épipaléolithique des Portes de Fer constitue une omission injustifiée.

Enfin, pour en finir avec les problèmes pré-néolithiques, car l'objet de nos remarques critiques est le néo-énéolithique, nous mentionnerons que R.T. estime — et nous sommes d'accord avec ce point de vue — que dans la grotte „La Adam” de la Dobroudja, il n'existe aucun indice qui prouve l'existence, dans cette région, d'une zone de domestication du mouton dès le mésolithique ; il aurait cependant fallu indiquer aussi les raisons pour lesquelles l'auteur a adopté ce point de vue.

Abordant le problème des premiers producteurs, R. T. écrit „qu'il est encore discutable si la diffusion de l'agriculture en Europe depuis le Proche Orient s'est faite par des groupes humains ou par la diffusion des techniques et de l'équipement requis par l'agriculture et l'élevage des animaux” (pp. 69 — 71) ; elle ajoute cependant que la première solution est plus probable, vu que dans les anciennes stations néolithiques du SE de l'Europe on ne trouve aucun élément mésolithique local, tel que des lames microlithiques ; de même on ne décelerait aucune preuve de continuité ou de contact avec la population mésolithique antérieure ou contemporaine, ni de relations culturelles entre les couches néolithiques et celles mésolithiques, même lorsque ces couches se superposent dans les mêmes stations ; d'autre part, le fait décisif est constitué par la circonstance que les plantes céréalières ne se trouvaient à l'état sauvage en Europe qu'au sud de la Péninsule Balkanique, de même que les chèvres et les moutons. Selon l'auteur, si dans les montagnes de l'Ouest de la Yougoslavie, sur le Dniestr et dans les Carpates roumaines (à Cremenea et à Dîrţu) on trouve des objets en silex et en bois de cerf datant du néolithique ancien, identiques aux outils des couches mésolithiques, ce fait devrait être attribué au processus d'acculturation des chasseurs et des cueilleurs, ces derniers ayant adopté certaines des découvertes caractéristiques de leurs voisins du néolithique ancien.

Bien que nous ayons soutenu à plusieurs reprises, de sorte que nous le partageons entièrement, le point de vue général de l'auteur sur l'origine du néolithique européen, nous

<sup>4</sup> Dans son ouvrage intitulé *Lepenski Vir* (Beograd, 1969), D. Srejšović écrit textuellement (p. 302) que cette „civilisation... se situe entre l'horizon final de l'économie de la collecte et l'horizon de l'agriculture et de l'élevage”. Dans un récent article, *The Roots of the Lepenski Vir*

*Culture* (Arch. Jugoslavica, X, 1969, pp. 13—21 et pl. I—IX) le même auteur date Lepenski Vir I a—b de l'épipaléolithique et Lepenski Vir I c—c et II du proto-néolithique.

devons rectifier certaines affirmations erronées. Il est, par exemple, inexact que les pièces microlithes manqueraient dans les sites du néolithique ancien de Roumanie ; de nombreux microlithes ont été trouvés dans les stations de la culture du Criș de l'Olténie (fait d'ailleurs mentionné plus loin par l'auteur) et les trapèzes se rencontrent même dans les sites de la céramique rubanée de Moldavie. Ceci prouve qu'il a pu exister au moins un contact limité, dans la vallée du Danube, entre les nouveaux venus et les populations mésolithiques locales, contact que R.T. n'admet que dans les zones montagneuses. Cependant, les arguments invoqués — la soi-disant présence dans le même niveau de la céramique et des silex épipaléolithiques à Dîrțu et Cremenea — ne sont plus probants car, ainsi qu'on l'a démontré à plusieurs reprises ces derniers temps, la céramique trouvée dans ces stations est bien plus récente que les microlithes<sup>5</sup>. En ce qui concerne le contact des populations néolithiques avec les populations antérieures, même si les anthropologues n'avaient pas constaté la présence des éléments somatiques européens pendant le néolithique, il nous semble impossible d'admettre la disparition totale de la population épipaléolithique (surtout si elle était nombreuse, comme le soutient l'auteur !), ou son départ ailleurs, au moment de l'arrivée des néolithiques.

S'il est presque certain que, dans une certaine mesure, l'expansion en Europe des „agriculteurs” du Proche Orient était due aux changements du climat et, par conséquent, à la nouvelle écologie de cette région, il est cependant difficile d'admettre — ainsi que l'auteur semble croire — que l'évolution des cultures du néolithique ancien et moyen des zones du centre-est du sud-est de l'Europe a été due au processus interne, la diffusion ultérieure des nouvelles innovations ayant un rôle secondaire. Les relations avec le Sud et avec l'Asie Antérieure sont cependant certaines même après l'étape initiale. En effet, l'apparition de la culture de Hamangia — pour ne citer qu'un seul exemple — au début du néolithique moyen (culture que l'auteur semble assigner exclusivement au néolithique récent) ne peut être expliquée que par de nouveaux apports méridionaux.

Nous nous arrêtons maintenant sur quelques-uns des points de vue de R.T. touchant le plus ancien complexe culturel balkano-danubien (Karanovo I-Kremikovci-Starčevo-Körös-Criș). Tout d'abord, nous ne sommes pas d'avis que, dans le stade actuel des recherches, on puisse parler de trois variantes régionales de la culture de Criș en Roumanie (Transylvanie, Olténie-Munténie et Moldavie), en se basant sur le fait qu'en Transylvanie il n'existerait que des sites à un seul niveau (bien que l'auteur cite „l'exception” de Leț, à laquelle on peut ajouter celle de Gura Baciului !), tandis que, au sud des Carpates, il y aurait des sites à plusieurs couches. Les fouilles sont encore trop peu nombreuses pour permettre de définir des variantes régionales ; il ressort d'ailleurs du texte même de R.T. que les autres traits caractéristiques essentiels des sites de cette culture sont les mêmes dans toutes ces régions. D'autre part, quoique cette fois l'auteur mentionne la présence des microlithes dans les habitats de la culture du Criș, elle estime que l'on ne devrait pas admettre le contact entre les premiers groupes de population de cette culture et les anciennes populations épipaléolithiques, opinion que nous ne pouvons partager, d'autant plus que l'auteur admet un pareil contact à l'E du Prut. Pourrait-on croire que toute la population épipaléolithique ou mésolithique ait fui vers l'Est à l'approche des nouveaux venus ? Enfin, nous ne saurions suivre R. T. lorsqu'elle affirme que les statuettes aux seins et aux cuisses très amples ne seraient pas des représentations féminines et qu'il serait difficile de préciser leur rôle. Il est vrai que d'autres chercheurs aussi doutent que ces statuettes soient des images en relations avec

<sup>5</sup> Toute la bibliographie se trouve dans notre article *A propos de la plus ancienne culture néolithique de Roumanie*, *Studia Balcanica*, éditée par l'Académie Bulgare

de Sciences, vol. V, p. 35–50 ; cet article a été publié aussi en roumain (*Cu privire la cea mai veche cultură neolitică din România*, *SCIV*, 21, 1970, pp. 187–199).

les croyances et les rites de la fécondité et de la fertilité, mais toutes les découvertes de l'Asie Antérieure — plus anciennes, contemporaines ou plus récentes—prouvent de manière pertinente ce rôle des statuettes féminines. De toute façon, il serait nécessaire d'indiquer le rôle de toutes ces statuettes, car on ne saurait les considérer comme de simples jouets, ni les mettre en relation avec le culte des ancêtres et d'autant moins avec l'intention de faire des œuvres d'art. . . .

Le fait que l'auteur situe le début du néolithique moyen vers 4 200 av.n.è. — à l'exception du Sud de la Bulgarie où, selon les données du C<sub>14</sub>, il est situé vers 4 400 — est en contradiction avec quelques-unes des dates de la table chronologique, qui indiquent pour le début de la phase Vinča A la date approximative de 4 500. Cette dernière date nous semble d'ailleurs nettement préférable, si l'on tient compte du fait que certaines des dates du C<sub>14</sub> situent le début de la phase Vinča C vers 4 200 — 4 000. La continuité, au Sud de la Bulgarie, entre le néolithique ancien (Karanovo I— II) et celui moyen (K.III) détermine l'auteur à ne pas accepter l'arrivée d'une nouvelle vague „d'agriculteurs” du Proche Orient, compte tenu surtout du fait que, au Sud de la Macédoine, il existe la preuve d'une évolution locale depuis le néolithique ancien jusqu'au néolithique moyen. Cependant, la plupart des chercheurs ne font pas dériver la culture de Vinča de la culture de Starčevo, ce qui indique que vers la fin du néolithique ancien il y a eu de nouveaux déplacements de populations dans ces régions.

A propos des tablettes de Tărtăria, R. T. considère qu'il s'agit d'une simple ressemblance („similarity”) avec les tablettes mésopotamiennes, sans signification aucune, par conséquent, du point de vue des relations (et de la chronologie) ; ou, en tout cas, qu'elles proviendraient d'une couche plus récente, vu que la fosse dans laquelle ont été trouvées n'appartient pas au niveau de la culture de Turdaş, mais serait probablement située au-delà des limites de la station de cette culture. Cette dernière supposition ne peut, toutefois, être prise en considération, car la couche Turdaş a été identifiée aussi aux alentours de la fosse. D'autres chercheurs aussi (parmi lesquels nous-mêmes) se sont demandés s'il ne s'agit pas d'une couche plus récente, bien que l'inventeur nie cette possibilité : ce serait là la seule explication acceptable, vu que les spécialistes qui les ont étudiées n'y voient pas „une ressemblance superficielle” mais bien une écriture typique pour le commencement du III<sup>e</sup> millénaire.

Quant à l'existence d'une soi-disant culture de Vădastra I en Roumanie, l'auteur a été influencée par certaines affirmations d'autres chercheurs ; pour le moment, on peut parler de *la couche* Vădastra I, antérieure à la culture de Vădastra ; ce n'est qu'à la suite de la publication complète des découvertes que l'on sera en mesure de préciser si cette couche appartient à la culture de Vinča A ou à la culture de Dudeşti, étant donné que cette région du sud-est de l'Olténie constitue justement une zone de contact entre ces deux cultures.

En ce qui concerne la culture de la céramique rubanée, R. T. partage le point de vue généralement admis par les archéologues roumains, à savoir que la céramique rubanée à notes de musique a pénétré en Moldavie par le nord des Carpates, d'où elle a passé au sud-est et au centre de la Transylvanie ; cependant, l'affirmation que, sur le territoire roumain, les „notes” seraient plus petites, moins régulièrement tracées et placées souvent au hasard sous les lignes incisées, n'est pas conforme à la réalité. De même, l'affirmation que les sites de cette culture seraient situés exclusivement sur les hautes terrasses, contrairement aux stations de la culture du Criş, est trop exclusive ; il suffit, en effet, de mentionner qu'à Perieni les dépôts de la culture de la céramique rubanée recouvrent ceux de la culture du Criş, pour montrer qu'il ne faut pas trop généraliser.

Le problème de la contribution de la culture à céramique rubanée à la formation de la culture Pré-Cucuteni, ainsi que celui du contact de la première avec la culture de Dudești sont malheureusement présentés d'une manière inacceptable; la faute en est, d'une part, au fait que l'auteur n'a connu que très partiellement les matériaux et, d'autre part, au caractère tout à fait personnel de son interprétation. Si R.T. reconnaît à juste titre l'apport partiel de la culture à céramique rubanée à la formation de la culture Pré-Cucuteni, elle affirme sans raison que, dans certaines stations (lesquelles?), il existait une céramique de transition entre la céramique rubanée, la céramique de Boian et celle de Pré-Cucuteni. Or nous ne connaissons aucune station de cette nature; la découverte, à Tîrpești, de quelques tessons de céramique rubanée ayant un commencement de décor excisé et le motif de l'échiquier prouve justement, de manière péremptoire, l'existence d'un contact *direct*, entre la culture de Boian-Giulești et celle à céramique rubanée, contact qui a eu pour conséquence la naissance de la culture Pré-Cucuteni. Il est possible que R.T. ait été influencée par l'affirmation d'une collègue roumaine selon laquelle il devrait exister entre la culture à céramique rubanée et la phase la plus ancienne de la culture Pré-Cucuteni un horizon culturel ou une culture encore non identifiée<sup>6</sup>; mais il s'agit là d'une simple hypothèse, non seulement dépourvue de tout fondement, mais contredite clairement par les découvertes de Tîrpești, mentionnées ci-dessus, hypothèse qu'il convient d'écarter sans hésitation<sup>7</sup>. Tout aussi erronées sont les affirmations selon lesquelles l'amalgamation des éléments culturels de Dudești et de la céramique rubanée pourrait être observée dans „la céramique de transition de Tîrpești et dans celle de Traian (Dealul Viei)”, stations qui devraient être considérées „toutes les deux” comme représentant „les étapes initiales de la culture Pré-Cucuteni”. Il est cependant incontestable, d'une part, que la culture de Dudești n'a pu jouer aucun rôle dans la naissance de la culture Pré-Cucuteni, car cette dernière est née (ainsi que nous l'avons déjà dit) des contacts entre la culture de Boian-Giulești et celle à céramique rubanée (donc, en tout cas, après la disparition de la culture de Dudești); d'autre part, on a mis au jour à Tîrpești des niveaux datant de la fin de la phase Pré-Cucuteni II et de la phase Pré-Cucuteni III (et non du début de cette culture), tandis que la station de Traian-Dealul Viei date du début de la culture Pré-Cucuteni (phase I); il n'y a d'ailleurs aucun motif de dire qu'il „semble” que la culture de Dudești a eu un rôle important dans la naissance de certaines cultures plus récentes, puisque ce rôle est *certain* pour la formation des cultures de Boian et de Vădastra.

L'étude — dans le chapitre suivant — du développement des cultures entre 3 800 et 3 000 av.n.è. (étape appelée tantôt néolithique récent et énéolithique, tantôt néolithique récent ou énéolithique) commence, après quelques observations préliminaires, par l'analyse assez détaillée de la culture de Hamangia. Les réserves de l'auteur concernant les cinq étapes proposées par l'inventeur sont selon nous justifiées, vu l'absence de données stratigraphiques certaines; mais elle se trompe en n'assignant cette culture qu'au néolithique récent ou même seulement à l'énéolithique, d'autant plus qu'elle cite la date du C<sub>14</sub> — 3 930 av.n.è. — obtenue pour la station de Ceamurlia, qui date seulement de la troisième phase de la culture de Hamangia! Nous considérons d'ailleurs totalement insuffisant de mentionner que dans certains complexes de Hamangia l'on a trouvé des tessons typiques des cultures de Boian, Marița et Pré-Cucuteni (bien que ce fait même aurait dû lui montrer qu'elle situe trop tard le début de la culture de Hamangia), sans insister là-dessus; il aurait fallu indiquer les synchronismes précis qu'il est possible d'établir entre certaines phases des cultures de Boian et de Hamangia en partant des découvertes du tell de Hîrșova et d'autres sites, synchronismes que nous

<sup>6</sup> Eugenia Zaharia, *Angaben über die Boian-Giulești-Kultur. Die Siedlung von Leț, Dacia, N.S., XI, 1967, pp. 1—38.*

<sup>7</sup> Vladimir Dumitrescu, *Quelques remarques au sujet de la culture néolithique Pré-cucuteni et de la station de Traian—Dealul Viei, Dacia, N.S., XI, 1967, pp. 39—46.*

avons taché de préciser à une autre occasion<sup>8</sup>. Il faut ajouter enfin que, pour le moment, on n'a trouvé dans les sites de la culture de Hamangia que des éléments indiquant les relations entre la phase récente de cette culture et la phase Pré-Cucuteni III, à l'exclusion de relations antérieures.

En ce qui concerne la culture de Hamangia, tout en mentionnant la possibilité d'une situation similaire, en Dobroudja, à celle constatée à l'E du Prut (c'est-à-dire la persistance des populations mésolithiques), l'auteur reconnaît que l'absence des sites mésolithiques en Dobroudja rend difficile une solution du problème. On peut ajouter à cela que l'absence en Dobroudja d'une culture plus ancienne (telle que la culture du Criș) complique encore le problème. Toutefois, suggérer que les „agriculteurs” néolithiques auraient pénétré dans la Dobroudja à partir de la vallée inférieure du Danube n'est guère convaincant, justement parce que les principaux éléments caractéristiques de la culture de Hamangia (en premier lieu la céramique et la plastique) diffèrent de ceux du nord et du sud du Danube. Pour le moment donc, l'explication la plus vraisemblable demeure celle formulée par l'inventeur de cette culture (mentionnée d'ailleurs par R.T.), à savoir une origine méridionale.

Excessive et trop dépourvue de nuances nous semble l'affirmation que l'industrie de la pierre taillée des sites Hamangia est plus riche que celle des cultures situées plus à l'ouest. S'il est vrai que, dans une certaine mesure, les outils en silex de la culture de Hamangia paraissent plus nombreux que ceux de la culture de Boian, aucune comparaison n'est, en échange, possible avec l'industrie de silex de la culture de Gumelnița, l'une des cultures énéolithiques les plus riches en objets de silex. En ce qui concerne l'origine du silex brun („couleur du miel”), les chercheurs sont unanimes à admettre qu'elle doit être située dans la plateforme prébalkanique, au sud du Danube ; l'auteur indique cependant comme région de provenance la zone de Madara — ce qui pourrait être une affirmation excessive —, zone qu'elle situe d'ailleurs erronément en Dobroudja, bien qu'elle se trouve en réalité au NE de la Bulgarie.

Une autre affirmation à laquelle nous ne saurions souscrire concerne le rite funéraire de la culture de Hamangia, considéré „totalement différent de celui des cultures antérieures, contemporaines et postérieures de... et du SE de l'Europe”, car, en lignes générales, c'est le même rite que l'on rencontre dans la nécropole de Cernica (de la phase Boian I, donc antérieure à celle de Cernavoda), que R.T. n'omet d'ailleurs pas de mentionner (le nombre des tombes découvertes à Cernica approche en réalité 400, dépassant de loin le nombre de 150 indiqué par l'auteur). Il n'y a donc aucun besoin de chercher des analogies dans la zone lointaine du Dniepr. Enfin, pour clore la discussion sur la culture de Hamangia, signalons une autre erreur : les statuettes de cette culture n'ont pas été trouvées seulement dans les nécropoles, car on en a découvert aussi dans les sites de Ceamurlia et de Golovița.

Le complexe de Boian-Marița-Gumelnița est étudié par R.T. presque exclusivement sur la base des recherches de Bulgarie, ce qui mène à des généralisations et à des affirmations inexactes. Par exemple, il n'est qu'en partie exact que toutes les stations de ce complexe ont des couches profondes au moins de 4—6 m, car il existe aussi de sites ayant des couches moins profondes, surtout ceux appartenant aux premières phases de la culture de Boian. Les pointes de flèches triangulaires en silex, finement retouchées sur les deux faces, qui apparaissent à partir de la culture de Gumelnița, sont considérées par l'auteur comme étrangères aux traditions du SE de l'Europe, cette technique étant par contre fréquente dans les steppes du nord de la Mer Noire et dans la vallée du Dniepr. Cependant, compte tenu du fait que ce type de flèche est plus souvent rencontré dans l'aire de la culture de Gumelnița

<sup>8</sup> Vladimir Dumitrescu, *A propos de la plus ancienne culture néolithique de la Roumanie*, loc. cit.

que dans celle de la culture de Cucuteni (voisine de la zone des steppes), une telle hypothèse doit être acceptée avec réserve. En ce qui concerne l'origine d'une autre série d'objets, les harpons en os et en bois de cerf, qui apparaissent dès les étapes récentes du complexe de la culture de Boian-Marița et deviennent plus nombreux dans les couches de la culture de Gumelnița — l'auteur ne propose aucune explication, bien que leur origine doive très probablement être recherchée dans les étapes récentes de la culture de Vinča.

Il nous semble impossible que tout le silex utilisé dans les stations de ce grand complexe provienne exclusivement de la région de Madara et il en est de même pour l'affirmation que les haches perforées auraient servi à défricher : ces haches sont, en effet, très fragiles et se trouvent le plus souvent cassées. Pour défricher la terre, les tribus de la culture de Gumelnița devaient certainement utiliser des haches massives en silex, plus résistantes et parfois de dimensions vraiment impressionnantes, à propos desquelles d'ailleurs l'auteur garde le silence, bien qu'elles soient absolument caractéristiques de cette culture. De même, l'affirmation selon laquelle les haches-marteaux en cuivre seraient *fréquentes* dans la culture de Gumelnița ne nous semble pas correspondre à la réalité. Les généralisations concernant les habitations, ainsi que celles ayant trait aux fours (*ovens*) ne nous satisfont pas non plus ; elles sont d'ailleurs formulées exclusivement sur la base des découvertes de Bulgarie. En effet, les maisons de la culture de Gumelnița ne possédaient pas d'habitude („commonly”) un vestibule ; d'autre part, les fours n'étaient pas situés *toujours* au fond de la maison ; d'ailleurs la plupart du temps il s'agit de foyers, et non pas de véritables fours. Le texte semble indiquer que ces fours intérieurs pourraient être utilisés pour cuire la céramique et même pour réduire le minerai de cuivre, bien qu'il soit hors de doute que pour ces deux opérations seuls des fours extérieurs étaient employés. Même si le passage en question („They were always placed at the back of the house, . . .”, p. 162) doit être traduit „derrière la maison” (quoique le texte ne mentionne que les fours intérieurs) nous estimons que des fours pareils — pour la poterie et pour la métallurgie — ne pouvaient être construits qu'à la périphérie des sites, voire en dehors des sites et en aucun cas à proximité des maisons.

S'il est vrai que les statuettes en terre cuite du complexe de Boian-Marița sont fréquemment décorées de lignes incisées sur tout le corps, il est en échange inexact de dire que — de ce point de vue — elles ressemblent aux statuettes de la culture de Pré-Cucuteni, ne serait-ce que parce que ces dernières sont, pour la plupart, dépourvues de décor. C'est seulement pendant la dernière phase de cette culture que l'on trouve aussi des statuettes décorées. Dire que la plupart des statuettes ont été découvertes dans les fosses de déchets, et non pas dans les maisons, c'est généraliser sans motif. Nous ne comprenons pas, d'ailleurs, ce qui a déterminé l'auteur à considérer les vases anthropomorphes et zoomorphes comme des „figurines”, de même que nous sommes surpris de ne trouver aucune mention des statuettes du type dit „thessalien”. La répartition de la céramique Gumelnița en deux grandes catégories seulement mène à une simplification excessive.

Les informations sur la cuisson de la céramique décorée au graphite méritent, bien qu'elles soient empruntées à une étude de C. Renfrew et d'un de ses collaborateurs, d'être rappelées ici, car elles ne sont pas connues en général.<sup>9</sup> L'on nous dit que cette céramique a été cuite d'abord dans une atmosphère oxydante jusqu'à 600 ° et ensuite, dans de conditions de réduction très bien contrôlées, cuites jusqu'à 1050°, parce que, à une température plus basse, le graphite ne se fixe pas. Ces conditions techniques nécessaires à la cuisson de la poterie étant mises en relation, toujours en partant des conclusions de C. Renfrew, avec le début

<sup>9</sup> Colin Renfrew, *The Autonomy of the South-East* v. *Appendix II. The Balkan Graphite Ware*, du à Jay European Copper Age, PPS, XXXV, 1969, pp. 12–47 ; Frierman (pp. 42–44).

de la métallurgie du cuivre dans les mêmes régions de la Bulgarie, où l'on trouve le minerai de cuivre, nous reviendrons plus loin sur elles. Précisons cependant dès à présent, sans compter les résultats de l'examen mentionné ci-dessus, que la céramique des cultures de Boian et de Gumelnița, décorée au graphite, a subi assez souvent une cuisson secondaire due à l'incendie des maisons dans lesquelles elle se trouvait ; aussi comptons-nous soumettre à l'examen de quelque spécialistes des échantillons de céramique décorée au graphite trouvés lors de nos propres fouilles.

Le dernier grand complexe culturel de Roumanie étudié par l'auteur est celui de Cucuteni-Tripolie. Bien que d'habitude, comme nous l'avons déjà vu, elle ne fasse pas de distinction nette entre le néolithique récent et l'énéolithique, cette fois elle considère la culture Pré-Cucuteni comme néolithique et celle de Cucuteni comme énéolithique. En ce qui nous concerne, nous croyons qu'au moins les deux dernières phases Pré-Cucuteni (II et III) doivent être datées de l'énéolithique, mais, bien entendu, nous ne ferons pas grief à Miss Ruth Tringham de cette différence d'opinion. Ce qui nous surprend cependant c'est le fait qu'elle se demande si la culture Pré-Cucuteni a eu deux ou trois phases, car il y a bien quinze ans depuis que nos études ont précisé clairement l'existence de trois phases. D'autre part, la diffusion de cette culture ne reflète que partiellement le processus de la diffusion des „agriculteurs” du SE de l'Europe vers l'est, justement parce que la phase Pré-Cucuteni I n'a pas été constatée jusqu'à présent à l'Est du Siret, tandis que la II<sup>e</sup> phase a dépassé à peine le Prut ; seule la III<sup>e</sup> phase s'est répandue plus à l'Est. Ce rôle de diffusion de l'agriculture c'est en grande mesure, au moins pour certaines zones, la culture de la céramique rubanée qui l'a eu ; toutefois il est certain que les tribus locales avaient cultivé les plantes avant leur contact tant avec les tribus de la céramique rubanée qu'avec les tribus précucuténiennes, grâce aux influences de la culture du Criș.

Il n'est pas vrai que ce soit seulement à partir de la phase Pré-Cucuteni II que la céramique de cette culture ressemble à la céramique des phases plus anciennes de la culture de Boian ; d'abord parce que, dès la I<sup>ère</sup> phase Pré-Cucuteni, une partie de la poterie est ornée selon la même technique du décor que la céramique excisée de Boian, et, ensuite, parce qu'il ne s'agit pas des phases plus anciennes („earlier periods”), mais bien de la deuxième étape de la phase Boian II et du commencement de la III<sup>e</sup> phase de cette culture. Les ressemblances de la céramique Pré-Cucuteni avec la poterie de la culture du Bug-Dniestr et les influences sur celle-ci ne nous semblent pas aussi évidentes que le voudrait l'auteur, bien qu'il ait dû exister un processus d'absorption des tribus de cette dernière culture par les tribus de la III<sup>e</sup> phase de la culture Pré-Cucuteni. En ce qui concerne les statuettes, l'auteur n'a pas saisi la différence fondamentale entre les pièces de la I<sup>ère</sup> phase et celles des II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> phases de la culture Pré-Cucuteni ; c'est pourquoi ses généralisations sont valables (en partie, d'ailleurs) seulement pour les deux dernières phases. Mais il n'est pas exact (comme nous l'avons déjà dit) que les statuettes de la III<sup>e</sup> phase soient toujours décorées sur tout le corps, car les pièces décorées représentent une variante plutôt rare, datant probablement de l'étape qui précède directement le début de la culture de Cucuteni. De même, le fait que dans certains sites de l'Ukraine la plupart des statuettes ont été trouvées dans des fosses et brisées ne justifie pas une généralisation, car dans nombre de stations la situation se présente de manière différente.

C'est une confusion assez inexplicable qui a sans doute poussé R.T. à affirmer que dans quelques sites datant de la phase Pré-Cucuteni III on aurait trouvé des tessons de poterie fine à couverte rouge foncé, lustrée, peints après la cuisson avec des motifs linéaires blancs (p. 172), en citant à cet égard les stations de Frumușica et de Stoicani ; ces deux sites n'ont en réalité rien à voir avec la culture Pré-Cucuteni. D'ailleurs, peu après, ils sont considé-

rés comme „proto-cucuténiens”, ce qui mène à une confusion totale, car ces sites ne pouvaient être en même temps précucuténiens et „proto-cucuteniens”.

Les matériaux de la couche tripolienne ancienne (A = Pré-Cucuteni III) de Novii Rușești I (R. S. S. Moldave), parmi lesquels un tesson à peinture blanche sur couverte noire et d'autres à peinture noire sur fond blanc, doivent être datés, selon nous, d'une étape retardée, à l'Est du Prut, de la phase Pré-Cucuteni III, qui a pu aussi emprunter la technique de la peinture avant cuisson, propre à la culture de Cucuteni; beaucoup de matériaux de la station citée sont identiques à ceux trouvés par nous dans le site de Hăbășești, qui est caractéristique pour la phase Cucuteni A. Nous pouvons affirmer sans crainte de nous tromper que les phases tripoliennes du complexe de Cucuteni-Tripolie ont été toujours un peu en retard par rapport aux phases cucuténiennes. Quant à la nomenclature, il ne nous semble pas nécessaire de maintenir le terme de „phase proto-Gumelnița” pour les sites récents de la culture de Boian et pour ceux anciens de la culture de Gumelnița; d'autant plus que même en acceptant ce terme, il ne devrait désigner que des stations de la culture de Gumelnița. Du moment que la plus ancienne phase d'une culture peut être indiquée par la lettre A ou par le chiffre I, pourquoi compliquer les choses en parlant de phases *proto*?

En écrivant que la peinture blanche est arrivée en Moldavie (culture de Cucuteni) du Danube (c'est-à-dire de la culture de Gumelnița), R.T. adopte une explication avancée par nous il y a presque dix ans, bien que l'étude dans laquelle nous l'avons formulée ne soit pas citée dans son ample bibliographie. Le processus du passage de la culture Pré-Cucuteni à la culture de Cucuteni (avec ses étapes A 1, A 2, A 3 et A 4)—termes qui ne sont d'ailleurs pas utilisés par l'auteur—, est décrit en général d'une manière confuse et quelquefois erronée. Par exemple, R. T. affirme qu'il serait difficile de trouver les prototypes des formes et du décor de la céramique polychrome en Moldavie; or, il n'y a aucun doute que de nombreuses formes céramiques cucuténiennes ont été transmises à partir de la poterie pré-cucuténienne, tandis que les lignes noires qui bordent les rubans peints sont dérivées des lignes de bordure des rubans incisés, comme nous l'avons démontré depuis assez longtemps. De même, un grand nombre de „coupes” cucuténiennes, ainsi que quelques-uns des vases à haut support, ont sûrement été transmis par la poterie précucuténienne. Le rapprochement fait entre les supports cylindriques cucuténiens et ceux de la culture de Petrești est en échange juste, mais l'on doit éviter de parler d'une culture ou d'une phase Turdaș-Petrești, qui n'ont jamais existé.

Dans la station de Tîrpești, le fossé de la phase Pré-Cucuteni III n'a pas été approfondi pendant la phase Cucuteni A; un autre fossé avait été creusé pendant cette dernière phase, car celui précucuténiens, qui a plus ou moins le même trajet, s'était comblé entre temps. L'auteur pense que ces fossés n'avaient pas un rôle de défense, mais seulement celui d'empêcher les animaux de fuir; or, cette explication, qui a déjà été proposée par plusieurs autres auteurs, ne nous semble guère convaincante; en effet, pour retenir les animaux, il aurait suffi de construire une clôture de treillis, facile à réaliser, tandis que pour creuser un fossé de plus de deux mètres de profondeur, la collectivité toute entière devait être soumise à un grand effort.

La manière dont est classifiée et décrite la céramique de la phase Cucuteni A est loin d'être satisfaisante. Il est, par exemple, erroné d'affirmer que la catégorie décorée de larges lignes incisées constitue le gros („the bulk”) de la poterie de l'étape ancienne de la phase Cucuteni A. En Moldavie occidentale, c'est-à-dire dans la zone de formation de cette culture, cette catégorie est en effet assez peu représentée; il est vrai qu'elle est assez fréquente au nord-est de la Moldavie, mais elle ne dévient une catégorie vraiment prédominante que beaucoup plus à l'est; dans l'aire de formation de la culture de Cucuteni, pendant

les premières étapes, la céramique bichrome et celle polychrome sont de loin les catégories les plus fréquentes. Tout aussi erronée est l'affirmation que pendant la phase Cucuteni A—B (= Tripolie B 2) le blanc n'aurait plus été utilisé pour décorer les vases : en vérité c'est seulement le rôle du blanc qui a changé, tandis que le blanc lui-même a continué d'être employé. Nous ne comprenons pas non plus ce qui fait affirmer à l'auteur que la céramique polychrome à trois couleurs se serait diffusée seulement jusqu'au Bug méridional, du moment que même le site éponyme de Tripolie se trouve près du Dniepr, c'est-à-dire beaucoup plus à l'est du Bug. Même si — selon l'opinion des chercheurs soviétiques — cette céramique polychrome appartient exclusivement à la phase Cucuteni A — B et non pas aussi à la phase Cucuteni A (= Tripolie B I), la trichromie était connue aussi près du Dniepr (v. par exemple les stations de Halepie, Veremie, etc.). En échange, il est juste de dire, comme le fait l'auteur, que dans la zone orientale, pendant la phase Tripolie B 2, la poterie incisée est toujours bien représentée, contrairement à ce qui a été constaté plus à l'ouest où, pendant la phase Cucuteni A—B, cette catégorie n'est plus rencontrée ; de même, l'auteur a entièrement raison de dire que les modèles d'habitations en terre cuite ne sauraient prouver l'existence d'habitations sur pilotis. Il est cependant regrettable que toutes les généralisations en ce qui concerne les sites et les habitations de cette culture soient faites sur la seule base des découvertes faites à l'est du Prut, sans utiliser les nombreuses données obtenues par les amples fouilles de Roumanie ; par exemple, des cadres en terre cuite pour les moulins à bras ont été trouvés aussi dans les sites cucuténiennes (à Hăbășești, par exemple) et non seulement dans les sites de la culture de Gumelnița. Enfin, il n'est pas vrai que *toutes* les statuettes de la phase Cucuteni A soient „identiques” à celles de la phase Pré-Cucuteni III, car les découvertes prouvent exactement le contraire !

En ce qui concerne les problèmes des régions occidentales des Balkans, nous ne partageons pas le point de vue de l'auteur, à savoir que la culture de Sălcuța serait dérivée de la culture de Vădastra tandis que la phase Vinča C aurait été synchronique de toute l'évolution du complexe de Boian-Marița ; il n'y a pas de doute que la phase Boian I, et probablement aussi la phase Boian II, ont été antérieures à la phase Vinča C.

Le chapitre consacré à l'Europe centrale tempérée traite entre autres de certains problèmes concernant la Transylvanie. L'auteur a raison de dire que le groupe d'Herpaly, d'Hongrie, a aussi des relations avec la Transylvanie ; nous sommes d'avis que le problème de l'évolution de la culture de Petrești pourra être résolu par l'étude approfondie des découvertes du type Herpaly de Transylvanie. D'autant plus que, jusqu'à présent, au moins, l'on n'a pas encore trouvé la preuve pertinente d'une évolution directe de la culture de Turdaș à la culture de Petrești, soutenue aussi par d'autres auteurs ; R. T. parle également, ainsi que nous l'avons déjà dit, d'une culture (ou d'une phase) Turdaș-Petrești, mais on ne saurait lui imputer cette erreur due à certains de nos chercheurs.

La culture de Bodrogkeresztúr — assignée par R. T. à „l'époque moyenne du cuivre” — est considérée synchronique de la fin de la phase Cucuteni A — B et du début de la phase Cucuteni B (= Tripolie B 2 et C 1), comme nous l'avons proposé au symposium organisé en 1967 à Nitra ; il semble toutefois que l'auteur n'a pas eu connaissance, des deux versions de notre communication (allemande et roumaine), car elles ne sont pas citées. Il faut toutefois rappeler ici qu'on a découvert récemment à Drăgușeni — site de la phase Cucuteni A — une hache en cuivre d'un type dérivé de ceux de la culture de Bodrogkeresztúr, ce qui complique un peu le problème (on peut en dire autant de la découverte de haches en cuivre du type à deux tranchants en croix dans des couches de la phase Gumelnița A 2).

Le scepticisme manifesté par l'auteur à l'égard des relations entre les tombes de Decea Mureşului et les déplacements de populations depuis les steppes nord-pontiques, ne nous semble pas justifié. Ces relations ont été suggérées non seulement parce qu'il s'agit de tombes à ocre, mais aussi parce que certaines pièces du mobilier funéraire ne trouvent leurs analogies que dans les steppes du nord de la Mer Noire.

Parmi les considérations du dernier chapitre, intitulé „La métallurgie du cuivre”, on trouve certaines hypothèses que nous ne pouvons accepter. Par exemple, l'auteur date la nécropole de Cernica vers 3900 av.n.è., bien qu'elle admette le bien-fondé des dates du C<sub>14</sub>, qu'elle utilise partout d'ailleurs. Elle aurait du tenir compte du fait que ce sont justement les dates du C<sub>14</sub> qui indiquent que la dernière phase de la culture de Boian et aussi la III<sup>e</sup> phase de la culture de Hamangia se situent vers 3900 et par conséquent on ne saurait dater la nécropole de Cernica (appartenant à la première phase de la culture de Boian) autour de cette même date. D'autre part, du moment qu'elle date la phase Boian I vers 3900, comment peut-elle dater aussi la phase Tripolie A (= Pré-Cucuteni III) vers 3800 — 3700? Entre Boian I et Tripolie A il faut intercaler la première étape de la phase Boian II, ainsi que les phases Pré-Cucuteni I et II et cela d'autant plus que la phase Pré-Cucuteni III a été, ainsi qu'il est connu, partiellement synchrone de la fin de la culture de Boian et des étapes Gumelniţa A 1 et A2, et que la plupart des dates du C<sub>14</sub> pour Gumelniţa A 2 indiquent pour cette étape le deuxième et le troisième quart du IV<sup>e</sup> millénaire av. n.è. D'ailleurs pour la phase Tripolie A aussi il y a des dates du C<sub>14</sub> qui indiquent justement le milieu de ce même millénaire.

Le moment est venu de nous arrêter quelque peu sur l'important dépôt d'objets en cuivre de Cărbuna (RSS Moldave), d'autant plus que l'auteur estime que le vase dans lequel ce dépôt a été trouvé, ainsi que son couvercle, sont décorés selon le style Tripolie A récent — Tripolie B ancien; cette affirmation est bien plus proche de la réalité que la datation en pleine phase Tripolie A proposée par la plupart des chercheurs. A l'appui de cette opinion, nous rappelons que jusqu'à présent du moins, on n'a trouvé dans aucun site pré-cucutiénien des haches-marteaux massives en cuivre est aussi que certains objets du dépôt de Cărbuna trouvent des analogies parfaites parmi les objets en cuivre découverts à Hăbăşeşti (site on ne peut plus caractéristique pour une étape moyenne de la phase Cucuteni A); de même la forme du vase employé comme couvercle, ainsi que son décor, sont fréquents dans la poterie à décor incisé de certains sites de la phase Cucuteni A.

Cette constatation est en concordance avec ce que nous avons dit plus haut quant au décalage chronologique entre l'aire située à l'ouest du Prut et celle située à l'est de cette rivière, décalage en faveur du complexe culturel Pré-Cucuteni-Cucuteni par rapport à l'aspect Tripolie A-Tripolie B 1: d'où il ressort que certains sites de la fin de la phase Tripolie A ont été synchrones de la phase Cucuteni A. Quant au dépôt de Cărbuna, il nous semble préférable de l'attribuer à la circulation et à l'échange de produits nécessaires à la communauté, plutôt que de le considérer comme la propriété d'un sorcier „chaman”, ainsi qu'est enclin à croire l'auteur. Il n'y a pas de doute que les objets en cuivre des stations des cultures Pré-Cucuteni et Cucuteni ont été faits de métal apporté d'autres régions (et peut-être même exécutés ailleurs que dans l'aire de diffusion de ces cultures); cependant le minerai ne provenait en aucun cas du SE de la Transylvanie, région où il n'existe pas, mais plutôt du NE de cette province ou même de plus loin.

Le problème du début de la métallurgie du cuivre dans le SE de l'Europe est traité par l'auteur en partant des conclusions de l'article cité de C. Renfrew, qu'elle se contente de résumer. Selon ce point de vue, la zone où a eu lieu ce processus serait la même que celle

de la diffusion de la culture de Gumelnița, non seulement parce qu'il existe des mines de cuivre au S des Balkans (toutefois le minerai de cuivre se trouve aussi au N des Balkans, en Dobroudja, ainsi que près des Carpates méridionales, en Olténie !), mais aussi parce que c'est seulement dans cette région qu'il y avait, à cette époque, des fours pour la réduction du minerai de cuivre. D'autre part, selon C. Renfrew et R.T., les objets en cuivre de cette région seraient plus anciens que les pièces similaires de l'Asie Antérieure et de l'Égée ; par conséquent, le début de la métallurgie dans la zone sud-balkanique n'aurait pas été en liaison avec la métallurgie de l'Asie et de l'Égée.

Ces affirmations soulèvent une série d'objections, même s'il n'y a pas lieu de discuter ici le problème de la priorité et de l'autonomie de la métallurgie du cuivre dans les Balkans. En premier lieu, il faut tenir compte du nombre assez restreint des pièces en cuivre — surtout de grandes pièces — dans les stations de la culture de Gumelnița. D'autre part, il ne faut pas perdre de vue que la zone d'intense diffusion des haches, des haches-marteaux et des marteaux en cuivre a été justement la zone de diffusion du complexe de Tiszapolgár-Bodrogkeresztúr ; par conséquent, il nous paraît plus indiqué de rechercher l'origine de la métallurgie européenne du cuivre dans cette zone, si l'on renonce à la situer dans l'Asie Antérieure ou dans une zone plus proche de cette dernière. Il ne faut pas omettre, de même, que, s'il est vrai que la hache en cuivre de Vidra est d'un type plus ancien que les séries voisines, elle date d'une phase récente (B 1 ou même B 2) de la culture de Gumelnița, ce qui signifie qu'elle n'est pas la plus ancienne hache en cuivre de la culture de Gumelnița ; en effet, on a trouvé une hache à double tranchant en croix dans une couche datant de la phase Gumelnița A 2. Ajoutons — c'est notre collègue Al. Vulpe qui nous a suggéré cette remarque — que le type de la hache de Vidra se rencontre aussi dans un des dépôts de Pločnik, presque certainement plus ancien que la couche de Vidra dans laquelle a été trouvée la hache en question. C'est-à-dire que, même si l'aire dans laquelle a eu lieu le processus du début de la métallurgie du cuivre en Europe du Sud-Est pouvait englober aussi une certaine zone de la Péninsule Balkanique, on devrait probablement situer cette zone plus à l'ouest de la région de diffusion de la culture de Gumelnița.

Enfin, avant d'arriver à la partie finale de nos observations, précisons qu'il ne nous semble pas que l'auteur ait raison de fixer comme limite chronologique finale de sa recherche la date de 3 000 av.n.è. Rien pour le moment ne nous autorise à fixer si tôt le début des profonds changements culturels, sociaux et ethniques de la fin de la période néolithique. Il est vrai que les deux dates  $C_{14}$  dont nous disposons pour l'étape Cucuteni B 2 — Tripolie C (sites de Valea Lupului et de Čapaevka) se situent vers 3 000 av.n.è.<sup>10</sup> ; cependant nous sommes d'avis que la dernière phase de la culture de Cucuteni a dépassé cette date. A l'appui de cette opinion nous pouvons invoquer les dates  $C_{14}$  obtenues pour le site du type Ousatovo de Majaki — dates situées vers 2 400 av.n.è.<sup>11</sup> ; en effet, entre la fin de la culture de Cucuteni et la culture de Ousatovo il ne peut y avoir un intervalle de plus de 500 ans, car elles se succèdent presque sans solution de continuité. La même conclusion est imposée en lignes générales par les dates  $C_{14}$  obtenues pour les couches de l'âge ancien du bronze du sud de la Bulgarie (culture d'Ezero), la plupart de ces dates indiquant que cette étape doit être datée au plus tôt vers 2 500 av. n.è. ; c'est d'ailleurs la date à laquelle se situe aussi, selon

<sup>10</sup> Cf. Hans Quitta-Günther Kohl, *Neue Radiocarbon-daten zum Neolithikum und zur frühen Bronzezeit Südost-europas und der Sowietunion*, „Zeitschr. f. Arch.“, Berlin,

1969, pp. 223—255 (v. pp. 247—248), Bln 631 et Bln 629)

<sup>11</sup> *Idem*.

l'opinion de certains chercheurs roumains,<sup>12</sup> le début de la période de transition vers l'âge du bronze dans les régions de l'est et du sud-est de la Roumanie.

Les dernières observations de détail que nous allons présenter sont en relation avec les cinq cartes représentant la diffusion des cultures néo-énéolithiques (qui reflètent évidemment quelques-unes des erreurs signalées plus haut), ainsi qu'avec la table chronologique.

Sur la première de ces cartes (fig. 10) la diffusion de la céramique rubanée dépasse vers le N et le NE les limites entre lesquelles se situent les découvertes que nous connaissons pour le moment. Sur la carte „des cultures du néolithique moyen” (fig. 17), la culture à céramique rubanée est indiquée jusque près des Carpates Occidentales, ce qui ne correspond pas à la réalité, si l'on tient compte des découvertes connues jusqu'à présent. Sur cette même carte figurent les cultures de Dudești et de „Vădastra I”, bien qu'elles n'aient pu se maintenir jusque vers 3 900 av.n.è.; en échange la culture de Boian n'y figure pas, bien que ses premières phases aient certainement été antérieures à cette date (ainsi que nous l'avons montré plus haut). La culture de Hamangia est indiquée avec un point d'interrogation, mais celui-ci pouvait manquer, le début de cette culture se situant en tout cas avant cette date de 3 900. (La localité de Florești ne se trouve pas sur la rive orientale, mais sur celle occidentale du Dniestr). La troisième carte (fig. 23), qui reflète „la diffusion des cultures néolithiques récentes” entre 3 900 — 3 600 av.n.è., comprend la soi-disant culture de Turdaș-Petrești, les cultures de Vădastra II, Boian, Pré-Cucuteni I — II (la station de Tîrpești étant placée beaucoup trop au nord et à l'est du Siret!), ainsi que celle de Hamangia; dans l'ouest de la Transylvanie c'est la II<sup>e</sup> phase (Tiszapolgár) de la culture de la Theiss. Sur la carte de la diffusion des „cultures de transition néolithiques récentes — énéolithiques” (fig. 31), dans toute la zone du NO et du N de la Transylvanie, l'auteur a placé le complexe de Csozshalom-Herpaly, tandis qu'entre le Mureș et les Criș se trouve la culture de la Theiss III (Bodrogkeresztúr); il faut cependant préciser que le complexe de Csozshalom-Herpaly est relié directement à la culture de la Theiss. Il nous semble assez curieux que, des deux soi-disant cultures Proto-Gumelnița et Proto-Cucuteni — qui occupent sur cette carte le sud-est de la Moldavie, l'est de la Munténie et la moitié de la Dobroudja —, la première (Proto-Gumelnița) soit placée plus au nord que l'autre, c'est-à-dire contrairement à la réalité. D'autre part, la Proto-Gumelnița (= l'aspect culturel Aldeni II) aurait dû occuper aussi la zone plus à l'ouest, celle des collines du Buzău; signalons encore qu'une des localités de la carte n'est pas bien placée: Hirșova, au lieu d'être située sur le Danube, a été placée près de la Mer. Enfin sur la dernière carte (fig. 33) aurait du figurer aussi, selon nous, la première étape de la culture de Bodrogkeresztúr; d'autre part, sur cette même carte seules les phases Cucuteni A et A — B (Tripolie B) sont indiquées, la phase Cucuteni B étant absente. Quant à la station éponyme de Cucuteni elle est placée beaucoup trop au nord-est.

En ce qui concerne la table chronologique de la fig. 11, nous croyons utile de nous y arrêter quelque peu, au risque de répéter certaines de nos observations antérieures. La culture de Dudești n'a pu être synchronisée des phases Vinča A — B 1 — B 2, mais seulement de la phase Vinča A et du commencement de la phase B 1, ce qui signifie qu'elle a presque certainement cessé d'exister avant 4 000 (cette fois ce n'est plus la date de 3 900 av. n. è. qui est indiquée). En même temps, Vădastra I, soit qu'elle ait été effectivement une culture à part (ce qui ne nous semble pas conforme à la réalité), soit qu'elle n'ait été que la phase Vinča A ou la culture de Dudești, doit être située au même niveau que Dudești — Vinča A,

<sup>12</sup> S. Morintz et P. Roman, *Über die Chronologie der Übergangszeit vom Äneolithikum zur Bronzezeit in Rumänien*, Dacia, N.S., XIII, 1969, pp. 61—72; le même article,

avec quelques modifications, dans SCIV, 21, 1970, p. 557 sqq.

et non pas au niveau de Boian (il n'y a peut-être ici qu'une erreur du graphicien). Les parallélismes entre les phases de Vinča et la culture de Boian devraient figurer probablement dès la phase Vinča B 2, tandis que la culture de Boian devrait être située même avant 4 000. Cette fois la culture „impressed” de la Dobroudja n'est plus indiquée avec un point d'interrogation, mais est située au même niveau que les cultures du Criş et de Dudeşti, tandis que, à la fin de cette première étape (encore hypothétique), figure la culture de Hamangia, synchrone, sur cette table chronologique, de la fin de la culture de Dudeşti (ce qui correspond probablement à la réalité) et du début seulement de la culture de Boian (ce qui n'est pas exact). Ici-aussi la „Proto-Cucuteni” est située avant (!) la „Proto-Gumelniţa” et, ce qui est encore plus curieux, elle est datée plus tôt pour la Dobroudja que pour la Moldavie, où elle serait — en jugeant d'après ce tableau — plus ancienne même que la phase Pré-Cucuteni III) Le fait que sur cette table chronologique, la phase Pré-Cucuteni I est située à un niveau antérieur à la culture de Boian paraîtrait curieux, si nous n'avions constaté dans le texte que l'auteur attribue à la culture de Dudeşti un certain rôle dans la formation de la culture Pré-Cucuteni — opinion absolument erronée, mais qui explique aussi l'erreur de cette table chronologique.

La soi-disant phase Gumelniţa IV (qui n'a pas existé comme phase de la culture de Gumelniţa, car les matériaux respectifs appartiennent à la culture de Cernavoda) ne nous semble pas devoir être considérée entièrement synchrone de la phase Sălcuţa IV, vu que dans la couche supérieure de la station de Căscioarele (phase Gumelniţa B 1 ou, selon une autre terminologie, Gumelniţa III) nous avons trouvé un nombre assez grand de petits vases bitronconiques à deux anses, assez proches de certains vases typiques de la phase Sălcuţa IV. Enfin, rappelons que la culture de Bodrogkeresztúr est située, ici aussi, au même niveau que Sălcuţa IV, Gumelniţa IV et Cucuteni B (qui ne figure pas, d'ailleurs, sur les cartes et dont on ne parle pas dans le texte), bien que, ainsi que nous l'avons déjà dit, l'étape du début de la culture de Bodrogkeresztúr soit plus ancienne.



Les observations et les discussions en marge du livre de Miss R. Tringham auraient pu sans doute, être beaucoup plus nombreuses. Nous nous sommes cependant proposé d'indiquer toute une série d'erreurs, d'omissions et d'inadvertances qui ne devraient pas obtenir droit de cité dans la littérature scientifique internationale concernant l'évolution culturelle sur le territoire de la Roumanie pendant la période étudiée par l'auteur.

Outre celles que nous avons signalées, on pourrait reprocher à l'auteur bien d'autres omissions, surtout si l'on considère qu'elle s'est proposé de faire une reconstitution historique de l'évolution des cultures pendant le néo-énéolithique. Nous l'avons dit dès le début de ces pages, R. T. ne discute nulle part les problèmes liés à l'organisation sociale des communautés de cette époque, ainsi que ceux en relation avec l'origine ethnique de ces populations, bien qu'ils aient fait l'objet, assez souvent, de controverses. On n'indique non plus les causes qui ont mis fin à la plupart des cultures énéolithiques, car le début de l'âge du bronze n'a pas été partout le résultat pacifique du progrès de la métallurgie et de l'économie générale des tribus énéolithiques locales. Même si l'auteur était d'avis qu'il s'agissait exclusivement d'un processus interne, elle aurait dû discuter ces problèmes et préciser sa position. Bien qu'il puisse y avoir, dans ce domaine, des points de vue différents, nous estimons que le niveau auquel se situaient les tribus de quelques-unes des cultures énéolithiques — et en premier lieu les cultures de Gumelniţa et de Cucuteni — indique que celles-ci se situaient à

une étape assez voisine du passage à la civilisation ; ce sont seulement les circonstances qui ont mis fin à leur évolution et ont empêché le saut qualitatif qui s'annonçait. Tous ces problèmes et d'autres encore devraient être discutés dans un ouvrage de synthèse, d'autant plus que l'auteur ne s'est pas contenté d'une description factologique, car elle a accordé une attention spéciale aux conditions du milieu environnant et au mode de vie ainsi qu'aux occupations des populations néo-énéolithiques. Même à ce point de vue d'ailleurs, on ne trouve aucune indication, par exemple, quant au niveau auquel se situait l'agriculture" : du commencement jusqu'à la fin de l'ouvrage on ne parle que „d'agriculteurs", bien qu'il aurait fallu préciser les nuances que comporte cette notion. De même, il est très peu question d'outils agricoles et on ne trouve pas la moindre allusion au problème de l'étape à laquelle doit être située l'introduction ou la découverte de la charrue primitive en bois. Outre notre remarque antérieure concernant l'absence de toute considération sur l'organisation des communautés néo-énéolithiques, il faut reprocher à l'auteur de n'avoir pas tenté la moindre incursion dans le domaine des préoccupations d'ordre magico-religieux de ces populations. En effet, l'auteur se contente — comme nous l'avons vu — d'exprimer ses doutes en ce qui concerne le rôle des statuettes dans les pratiques liées au culte de la fertilité et de la fécondité, et de suggérer l'existence de certains personnages du „genre chaman", tout en laissant de côté ce domaine si important de la vie des sociétés néo-énéolithiques ; l'omission est d'autant plus inexplicable que, ces dernières décennies et même ces dernières années, on a fait sur le territoire de la Roumanie des découvertes très importantes, qui jettent une lumière entièrement nouvelle dans ce domaine (les autels de Truşeşti, le modèle de sanctuaire et le sanctuaire même de Căscioarele etc.)

Enfin — et c'est peut-être par cette remarque que nous aurions dû commencer ces observations finales — il ne nous semble pas naturel qu'une synthèse qui traite en premier lieu du sud-est de l'Europe, laisse de côté les zones méridionales de la Péninsule Balkanique (la Grèce), alors que les relations entre les cultures néo-énéolithiques de ces zones et celle des régions plus au nord sont incontestables et souvent même essentielles pour la compréhension du processus historique du reste de la Péninsule Balkanique.

Pour conclure, nous nous croyons autorisé à affirmer que ce sont justement les erreurs, les omissions et les interprétations peu conformes à la réalité des faits, signalées dans ces pages, qui viennent à l'appui de notre point de vue, formulé dès le début, à savoir qu'une telle synthèse, pour être à l'abri de graves erreurs, doit être le fruit du travail d'un ou de plusieurs chercheurs ayant effectivement travaillé sur les lieux dans les régions qu'ils étudient. Il va sans dire que même dans ce cas, on ne pourrait pas arriver toujours à des conclusions acceptées par l'unanimité des spécialistes, mais au moins pourrait-on éviter les erreurs trop graves.

De toute façon, l'effort de Miss Ruth Tringham ne peut être considéré comme inutile ; une nouvelle édition, qui tiendrait compte de nos observations et de celle qui seront peut-être faites par d'autres collègues, serait en mesure de mieux correspondre à l'objectif proposé et représenterait réellement un pas en avant en ce qui concerne l'interprétation historique de l'immense matériel mis au jour par les fouilles archéologiques.